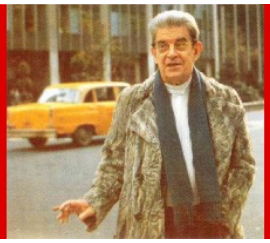
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **744** – Mardi 17 octobre **2017** – 08 h 32 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Heureuses limites

EN AVANT

EDITORIAL

Une tripière inspirée, par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Faire le psychologue, là où l'artiste fraye la voie, par Olivia Bellanco

Psychiatrie et psychologie contraintes à la transparence, par Jean-Charles Troadec

LACAN COTIDIANO N° 24

Gustavo Zapata, Anna Aromí, Susana Huler, Mario Izcovich, Forum Europeo di Torino

ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Une tripière inspirée

Deux pièces se donnaient ce week-end au théâtre des Abbesses qui résonnent avec l'actualité. Quoique cela n'en constitue que le *background*, il y est entre autre question d'exil et de migration, de persécutions et de fuite. La forclusion de l'histoire à laquelle nous assistons ces temps-ci y trouve quelque heureuse limite.

Les deux sont mises en scène par Brigitte Jaques-Wajeman. La première, *Le voyage de Benjamin*, est écrite par Gérard Wajcman ; la seconde, *Mme Klein* de Nicolas Wright, se donne une semaine encore à Paris avant de partir en tournée (1).

Dans *Le voyage de Benjamin*, le héros recherche un monde meilleur bien difficile à trouver (c'est là un conte ashkénaze). Dans *Mme Klein*, Paula Heimann, une jeune psychanalyste fraîchement arrivée à Londres fait la rencontre de Mélanie Klein qu'elle admire beaucoup.

Ces pièces sont toutes deux d'une exceptionnelle intensité. Attardons-nous sur la seconde puisqu'on peut encore la voir. Elle a de quoi séduire les lecteurs de Lacan : le ravage mère/fille est au centre de l'intrigue, des femmes y rivalisent de féminité, et nous voici plongés au cœur de la vie de trois psychanalystes qui sont engagés corps et âme dans la psychanalyse – mais peut-il seulement en être autrement ?

Si le texte de la pièce est déjà frappant, la mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman, son interprétation, en redouble l'effet. Sa vitalité traverse ainsi, par une sorte de triple mise en abîme, Mélanie Klein qui en est le sujet, la metteur en scène qui lui donne chair par son interprétation, puis les actrices qui l'incarnent pour nous le donner à entendre et à voir. Un diable habite à n'en pas douter Marie-Armelle Deguy, Sarah Le Picard et Clémentine Verdier jouant respectivement les rôles de Mme Klein, Paula et Mélitta. On a rarement vu femmes si femmes et plus folles sur les bords, si manifestement grisées par cette jouissance dont elles ne peuvent sans doute rien dire – ce qui ne les empêche pas d'en faire montre.

Ainsi le génie, l'élégance, la prestance de Mme Klein apparaissent-ils dans cette pièce de façon éclatante, là où la seule lecture du texte ferait plutôt porter l'accent sur le côté ravageant de cette femme. Ce parti pris fait résonner le qualificatif de « tripière inspirée » (2) que Lacan emploie à propos de Mélanie Klein. C'est en effet à la même source que puisent ces deux tendances d'une femme qui aborde les tréfonds de l'âme humaine telle une tripière, les intestins et les abats, mais également parfois comme si elle était sous l'influence des dieux. Lacan ne faisait-il pas justement de Dieu l'un des noms de la jouissance féminine ?

Mme Klein n'est d'ailleurs pas tripière *et* inspirée, mais inspirée comme elle est tripière et tripière comme elle est inspirée. On la voit ainsi en mère tripière ayant assez sauvagement analysé ses enfants, ne leur épargnant jamais une interprétation, même en dehors de leurs séances, les voulant conformes à ses désirs, sachant pour eux ce qu'ils avaient à faire… mais aussi en mère inspirée qui, lorsque elle essuie la haine rageuse que sa fille lui déverse, trouve le moyen de la rappeler à sa responsabilité, de lui dire que quels que soient les griefs qu'elle a à lui faire, fussent-ils fondés, il faudra bien qu'elle en fasse quelque chose, et que nul ne peut le faire à sa place – et de la renvoyer à son analyse. Mme Klein fut sans doute analyste comme elle fut mère, et mère comme elle fut analyste.

Mélitta donne quant à elle ici un aperçu de ce qu'est la jouissance féminine quand elle se dégrade en ravage, et spécialement dans le ravage mère/fille. Il est remarquable à ce propos que Lacan emploie le terme de ravage pour parler de ce type de lien qui unit une fille à sa mère ou une femme à l'homme qu'elle aime. En l'occurrence, le ravage tient précisément en ce que rien n'arrête ici Mélitta dans la haine qu'elle éprouve à l'endroit de sa mère. Rien ne la retient non plus de la lui faire entendre, toujours et encore. Mais rien ne parvient, du coup, à la séparer de sa mère, et surtout pas sa haine puisque, tout au contraire, elle entretient ce lien, coûte que coûte. Que l'amour puisse virer à la haine qui se révèle alors comme son prolongement spontané, Lacan le relevait dans le Séminaire *Encore*. L'amour ainsi vire au ravage lorsque l'aimé(e) ne parvient plus à assurer une consistance à celle qui l'aime. Le ravage est volontiers de mise, lorsqu'un sombre événement, par exemple, ébranle tout à coup l'une ou l'autre des partenaires, et que, faute de reconnaître les limites de celui ou celle qu'elle aime, elle les nie et tente de les forcer. Dès lors, aucune tentative de convoquer l'autre à la place où on l'attend ne suffit plus. En l'occurrence, la mère qu'elle a décidé de haïr devient le refuge des lâchetés, des inhibitions et du désespoir de la fille.

Et puisqu'il est question de contingence bouleversante, évoquons celle qui donne son occasion à la rencontre si intense de ces trois femmes : il s'agit de la mort de Hans, fils de Mme Klein et frère cadet de Mélitta. Le troisième personnage de la pièce, Paula, vient prendre la place de l'enfant disparu. Poussée là par sa solitude d'exilée sans doute et par Mélitta, Paula s'impose comme la fille (ou plutôt le fils de substitution) de Mme Klein. La partie que joue alors Mélitta consiste à imposer son amie auprès de sa mère comme son double et sa rivale, ce que fut son frère pour elle, on peut le supposer. Au moment où elle perd son frère, s'assurer de la présence d'un(e) autre auprès de sa mère est une façon de remédier au deuil dont sa mère est frappée et qui la rend tout à coup si vulnérable. Car la faiblesse de la mère aimée est intolérable à la fille quand elle lui remet le pouvoir de lui assurer une consistance.

Ainsi, deux facteurs favorisent la présence de Paula auprès de Mme Klein : la férocité de Mélitta à l'endroit de sa mère, d'une part, et, d'autre part, l'insistance de la même Mélitta à ce que Paula reste malgré l'heure avancée de la nuit. Comme cette mère-là ne put l'être qu'en étant analyste (rappelons qu'elle a analysé sa fille qui lui reproche assez de ne lui avoir manifesté son intérêt que sur ce mode), Mélitta lui amène une analysante, façon de rééditer une éviction ancienne et de s'assurer en même temps qu'elle est irremplaçable.

On l'aura compris, le thème de cette pièce, découverte par Jacques-Alain Miller à Londres il y a presque trente ans, est sérieux. D'où vient cependant que, dans cette mise en scène en tout cas, il porte à la joie ? Peut-être cela tient-il à ce qu'il jette une lumière neuve sur la splendeur et la misère des femmes auxquelles Lacan était lui-même si attentif. Chacune de ces trois femmes, juives et analystes, porte à sa manière la féminité à l'incandescence. En vérité, de même que dans un rêve, le rêveur est selon Freud à toutes les places, ces trois personnages féminins pourraient n'en faire qu'un. Ces trois femmes offrent plusieurs versions du sans-limite qui fait les femmes aussi libres que portées au ravage, aussi fortes que portées à remettre leur être à un Autre. Lacan ne disait-il pas d'ailleurs en ce sens que les femmes étaient les meilleurs analystes, ou les pires, à l'occasion ?

1 : Cf. renseignements, ici
2 : Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, cité par Regnault Fr., « Mme Klein », Lacan Quotidien, n° 738, 14 septembre 2017.

Faire le psychologue, là où l'artiste fraie la voie

par Olivia Bellanco

L'actualité du traumatisme post attentats a ouvert une brèche où s'engouffrent aujourd'hui des chercheurs. La manne économique est gigantesque.

Suite à la proposition du psychologue et chercheur québécois Alain Brunet (1), l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (l'AP-HP) (2) a entrepris une grande étude sur l'effet de la prise du propranolol© (3) dans le cas du « syndrome de stress post-traumatique ». Une récente émission d'*Envoyé spécial* (4) en rend compte. A. Brunet pratique ce protocole depuis une dizaine d'années, à Montréal. Il consiste, après sélection des patients, en une série de six séances initiées à chaque fois par la prise du propranolol©. La première séance est consacrée à l'écriture la plus détaillée possible de la scène traumatique vécue. Le texte ainsi produit sera relu à toutes les séances en présence du psychiatre. L'hypothèse serait de modifier le souvenir lié à la scène traumatique afin de le déconnecter de toute charge affective, de « transformer, dit A. Brunet, le souvenir traumatique en banal mauvais souvenir » (5). L'économie qui sous-tend cette étude est celle d'un gain d'argent et de temps au regard du traitement long et difficile de ces patients.

A. Brunet, étudiant à l'époque, était présent le jour de la tuerie de 1989 à l'École polytechnique de Montréal (6). Cette expérience traumatique a orienté son avenir de chercheur et les attentats du 13 novembre 2015 à Paris provoquant de nombreuses victimes l'ont décidé à proposer sa méthode à la France. Le chercheur se réfère aussi dans certaines interviews au film *Eternal sunshine of the spotless mind* réalisé par Michel Gondry (écrit avec Charlie Kaufman, sorti en 2004). Dans cette fiction, Clémentine (Kate Winslet) a fait effacer son histoire d'amour douloureuse avec Joël (Jim Carrey) qui, désespéré, demande à subir la même expérience d'effacement. Il se trouve que le chercheur n'a pas hésité à étendre, à Montréal, l'étude aux séparations amoureuses difficiles.

Alors que Lacan, dans son hommage à Marguerite Duras, met en garde l'analyste qui « n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie » (7), A. Brunet fait le psychologue sans tenir compte du symptôme qui « opère sauvagement » (8), porté par l'insistance du signifiant. La mémoire ne se soustrait pas à la loi de la chaîne signifiante.

C'est bien cela que montre le film de M. Gondry à travers son héros qui se rebelle quand il réalise que ses souvenirs, aussi douloureux soient-ils, sont ce qu'il a de plus précieux. Même quand la mémoire s'efface, le souvenir reste en tant qu'il est constitué de ce qui anime le sujet au plus près de son être : sa prise dans et par le langage, avec la jouissance que cela implique. C'est le *troumatisme* qui le constitue comme sujet. Le souvenir et sa résonance dans le corps ne peuvent s'évacuer comme un vulgaire *bug* de la matière grise. Le protocole de Brunet en porte d'ailleurs la marque puisque la prise de pilule s'accompagne nécessairement de la lecture du récit préalablement écrit par le sujet.

Ajoutons que, dans le documentaire de France 2, la jeune Lou refuse de poursuivre le protocole au-delà des six séances. Selon les critères de l'étude, il n'y a pas d'amélioration notable de son état. La perspective de Lou est autre. Elle choisit de se réapproprier l'expérience qu'a été pour elle l'écriture de la scène traumatique et de s'en servir afin d'écrire un livre.

Le sujet traumatisé est placé au plus près de son *troumatisme* dont nulle pilule ni protocole ne viendra le priver car ce trou est le seul garant de son être constitué au monde. Dans le dénouement du film de M. Gondry, Clémentine et Joël se retrouveront dans l'effacement de leur trace, car c'est justement dans le cerne de la trace que quelque chose les concerne. C'est de cela même qu'A. Brunet essaie de se défendre… en vain !

1 : Alain Brunet est chercheur à l'Université de McGill en psychologie, spécialisé en trouble de stress post-traumatique.
2 : Cf. ici
3 : Le propranolol est un médicament faisant partie de la classe des bêta-bloquants, utilisés dans le traitement de l'hypertension, l'anxiété et les attaques de panique.
4 : *Envoyé spécial*, « Victimes d'attentats, un comprimé pour oublier ? », diffusé le 14 septembre 2017 sur *France 2*, disponible en replay sur *france.tv*
5 : *Ibid.*
6 : Le 6 décembre 1989, un homme de 25 ans, armé d'un fusil et d'un couteau tue 14 femmes, blesse 14 autres personnes et se suicide.
7 : Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p.193.
8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, *R.S.I.*, leçon du 21 janvier 1975, inédit.

Psychiatrie et psychologie contraintes à la transparence

par Jean-Charles Troadec

« Les symptômes dans la civilisation sont d'abord à déchiffrer aux États-Unis d'Amérique. »
Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

Les scientifiques étudiant le comportement humain et les fonctions cognitives du cerveau ont écrit une lettre ouverte au National Institute of Health (NIH) américain. Ils y critiquent l'obligation de classer l'ensemble des études impliquant des êtres humains dans les « essais cliniques ». Ce classement les oblige en effet à publier l'ensemble des études effectuées.

Cette volonté de transparence des pouvoirs publics remonte à 2008, lorsqu'une loi américaine a imposé la publication, dans la base de données ClinicalTrials.gov, de tous les résultats issus de la recherche médicale sur les médicaments approuvés par la Food and Drug Administration (FDA), y compris ceux mettant en évidence des effets peu probants ou négatifs.

En 2013, la revue *Nature* avait découvert que seulement la moitié des données étaient publiées dans les revues spécialisées. L'autre moitié était stockée à l'état brut, inutilisable sur le fameux site, à la différence des versions publiées dans les revues qualifiantes. *Nature* s'est aussi aperçu que les essais cliniques qui comparent l'efficacité d'une molécule à un placebo ne sont généralement diffusés que lorsqu'ils montrent des résultats positifs (1).

Le NIH a lancé l'année suivante une large réforme imposant la publication de l'ensemble des études en santé, afin de faciliter la transparence publique et le partage des données. On est loin du 100% attendu. Pour la pédiatrie, par exemple, sur l'année 2016, il n'y a eu que 4 173 études publiées sur 41 000 effectuées (2).

Les aficionados *de l'évaluation évalués*

Les chercheurs en santé mentale protestent. Pour eux, la nouvelle règle à laquelle sont soumis les essais cliniques engendre une charge administrative supplémentaire telle que cela va induire un ralentissement du rythme de la recherche – en fait celle-ci se développe de façon exponentielle et ne semble servir qu'à s'alimenter elle-même. La lettre a obtenu plus de 2700 signatures. Ils réclament un délai dans l'application de cette loi, notamment afin de pouvoir consulter l'ensemble des chercheurs en sciences comportementales et en neurosciences cognitives.

La mise en place effective des mesures exigées par la loi de 2014 est planifiée pour janvier 2018. Elle impose que toute recherche ou expérience impliquant « les interventions comportementales » – y compris celles qui consistent à demander aux participants de réaliser des tests de mémoire ou de remplir des questionnaires sur leurs habitudes alimentaires – y soit dûment enregistrée. Le NIH et ses comités d'éthique pourront ainsi notamment évaluer les protocoles d'études. En somme, les pro-évaluations comportementales sont à leur tour évalués.

Seulement voilà, « beaucoup de chercheurs pensent que l'étude des comportements humain normaux – dans l'objectif de découvrir des phénomènes plutôt que de les modifier – ne devrait pas être classé de cette façon », relate la revue *Nature*. Michael Lauer, adjoint au directeur pour les études extérieures au NIH, estime que ces *a priori* sont exagérés : selon lui, la seule exigence est d'enregistrer que les essais existent et d'être transparent vis-à-vis de tout le monde sur leurs résultats ». C'est précisément sur ce point que le bât blesse.

Science comportementale ?

Rappelons-nous qu'en 2015 la scientificité des études comportementales avaient été mise à mal par un groupe de chercheurs du Center for Open Science (COS) de Charlottesville en Virginie, qui s'intéressait à reproduire 100 expériences publiées en 2008 dans le top trois des revues qualifiantes en psychologie (3). Conclusion : ils n'ont pu retrouver que 36% des résultats déclarés. Par cette démarche, les psychologues du COS ont souhaité interroger les méthodologies de recherche et surtout démasquer les fraudes et les faux résultats.

De ce point de vue, les objectifs du COS sont sensiblement identiques à ceux du NIH. On peut lire sur leur site qu'« il est très urgent d'arrêter le gaspillage des données avec des études manquant de rigueur, des résultats qui ne sont jamais partagés, et l'augmentation des résultats non-reproductibles ». Cette institution de chercheurs de tous bords prône le « partage de connaissances », mène des recherches sur les « méta-sciences » aidant les auteurs à mieux maitriser leurs expériences, afin qu'elles soient plus facilement reproductibles par d'autres.

L'*open science* est un mouvement qui tend progressivement « à devenir le nouveau paradigme de référence pour la diffusion des résultats de la recherche scientifique » (4), selon Lionel Maurel (conservateur des bibliothèques, auteur du blog S.I.Lex et cofondateur du collectif SavoirCom1, qui milite pour la diffusion des connaissances), dans le supplément « Science et Médecine » du *Monde*. L'engouement est mondial, mais il se heurte à des résistances.

Le modèle Evidence-based *infaillible ?*

L'opacité de certains chercheurs ou laboratoires pharmaceutiques quant à certaines données et résultats, qu'ils résistent à publier de peur que leurs hypothèses soient contestées ou contredites, est certes questionnée par ces initiatives. Mais au-delà et bien davantage, elles mettent directement en question le modèle *Evidence based*.

Amplement réclamé par la psychiatrie lorsqu'il s'agit d'évaluer les thérapies, par exemple, ce modèle avait pour mission première de faciliter l'accès aux connaissances en procédant à des méta-analyses, c'est-à-dire une synthétisation de la masse extravagante de données, afin de les rendre plus utiles pour les praticiens et lisibles pour le monde entier – on en tirerait des recommandations de « bonnes pratiques » applicables par tous et pour tous. Cet outil était alors présenté comme *infaillible*, puisqu'il ne faisait que comparer des données existantes – ajoutant des calculs sur des calculs. Seulement il apparaît que les données, base de ces méta-analyses, sont de fait lacunaires et peu fiables.

Le modèle *Evidence based* préconisait également la mise en place de protocoles avec groupes contrôle, études randomisées, évaluation critique de la validité et de l'utilité des résultats, et mesure du niveau de preuve, ce qui était censé donner à la psychiatrie l'objectivité supposée lui manquer et afficher de hauts niveaux de preuve à l'appui des techniques cognitivo-comportementales, de la psychologie comportementale et des neurosciences.

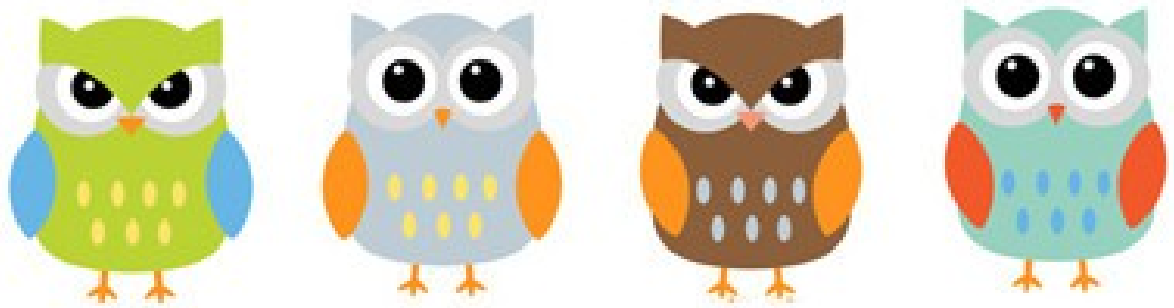
L'actualité nous démontre que le projet est en échec.

1 : Jones N., « Half of US clinical trials go unpublished Results are reported more thoroughly in government database than in journals », *Nature*, 3 décembre 2013, disponible sur internet.

2 : Clinical Scoop, « Clinical trials with less than optimal results remain unpublished in medical literature », mars 2017, disponible sur internet.

3 : Carey B., « Many Psychology Findings Not as Strong as Claimed, Study Says » in *The New York Times*, 27 août 2015, disponible sur internet : https://www.nytimes.com/2015/08/28/science/many-social-science-findings-not-as-strong-as-claimed-study-says.htm

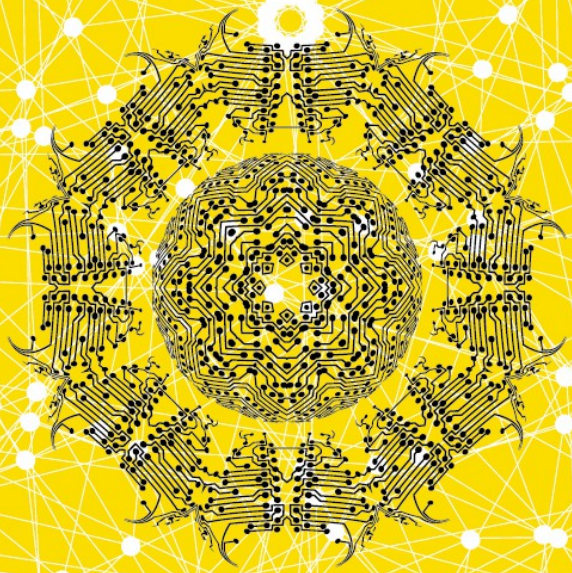
4 : Maurel L., « La recherche académique a tout à gagner à se passer des brevets », *Le Monde*, 20 septembre 2017, p. 7.



FORUM EUROPEO DI TORINO

Desideri decisi di democrazia in Europa

18 NOVEMBRE 2017



AULA EINAUDI 2 - PALAZZINA EINAUDI. SCUOLA DI SCIENZE GIURIDICHE, POLITICHE, ECONOMICO-SOCIALI
UNIVERSITÀ DI TORINO, CAMPUS EINAUDI - CORSO REGINA MARGHERITA 60, TORINO
(INGRESSO GIARDINO VITTORIO POZZO)

PER INFORMAZIONI E PRE-ISCRIZIONI: ACCADEMIATORINESE@GMAIL.COM +39 011 817 88 90
QUOTA DI ISCRIZIONE: € 30. STUDENTI FINO A 21 ANNI: ISCRIZIONE GRATUITA. STUDENTI DA 22 FINO A 26 ANNI E ALLIEVI ISTITUTI: € 10,00

organizzato da

La movida
Zadig

e da

slp

EFP

Asociación Mundial de Psicoanálisis

con la collaborazione di

Accademia torinese dell'inatteso

IPOI

FORUM EUROPÉEN DE TURIN

DÉSIRS DÉCIDÉS POUR LA DÉMOCRATIE EN EUROPE

Turin, 18 novembre 2017

FICHE D'INSCRIPTION

Nom, Prénom : …….

Adresse : ……

Ville : ……..

CP : …….. Pays.: ……..

Tél.: …… Fax.....

e-mail.: ……...

Inscription :

€ 30,00

Etudiants de moins de 21 ans : **inscription gratuite** (renvoyer le formulaire d'inscription rempli)

Etudiants de 22 ans à 26 ans et élèves des Instituts IF, IPOL, ISDSF : **€ 10**

Modalité d'inscription :

Coordonnées pour virement bancaire

MANZETTI ROSA ELENA - FORUM EUROPEO TORINO

Code IBAN: IT 66 F 03048 30780 000 000 083 500
BANCA DEL PIEMONTE
AG. 38 PIOSSASCO
BIC/SWIFT CODE: BDCPITTT

Important: comme motif du virement, indiquer le nom et prénom de la personne qui s'inscrit au Forum

Après paiement, envoyer une copie du virement ainsi que le formulaire d'inscription (pièce jointe) rempli à : accademiatorinese@gmail.com

Pour informations : - mail: **accademiatorinese@gmail.com**
- tel.: +39 011 817 88 90

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 24

SUMARIO

Cero abyección — *Gustavo Zapata*
¿Qué pasa en Barcelona? El difícil pase de lo nuevo — *Anna Aromí*
Shakla Vetaria en Jerusalén con el Dr. Adel Mana — *Susana Huler*

LA MOVIDA ZADIG
Una opinión sobre lo que pasa en Catalunya — *Mario Izcovich*
Forum Europeo di Torino: *Desideri decisi di democrazia in Europa*

Cero abyección

Gustavo Zapata (Caracas)

¿Cómo y desde dónde se autoriza el analista para intervenir en el campo de la política de su tiempo? Para responder a la primera parte de la pregunta, y si nos atenemos a los principios de nuestra praxis, debemos partir del enunciado por Lacan por primera vez en 1967 de que el analista solo se autoriza a partir de sí mismo, y ello atañe no solo a las coordenadas del acto en el dispositivo, sino también en el ámbito más amplio de su acción como analista teniendo en el horizonte la subjetividad de su época. Ese *sí mismo* que invoca Lacan no se refiere a ninguna condición de ser del analista, no se refiere a un inefable que le confiera la facultad de no necesitar otra garantía más que él mismo. ¿A qué se refiere Lacan con ese *sí mismo* desde el que el analista se autoriza?

En la *Nota Italiana* Lacan se refiere específicamente a ese *sí mismo*, que no es otra cosa que la asunción de su condición de desecho de la buena fortuna en la que nada la humanidad. Reformulándolo un poco, se refiere a lo que queda en él como saber de la marca que como hablanteser lo determinó, un saber de horror que está en el corazón de su síntoma y hace a su propia abyección, ese *Eso* que ha sido y que marca su modo de goce singular, y que le permite *saber ser un desecho*. Y eso solo es posible si el analista se emplea a fondo en llevar su análisis hasta el final, pues Lacan es taxativo en ese punto: es lo que ha debido ver en su posición de analizante y adonde ha debido llevarlo su recorrido en tanto tal. Es necesario pues, haber alcanzado las coordenadas definitorias de ese núcleo de goce, ese *objeto-abyecto* que me constituye y me determina para poder hacer de él el núcleo incandescente del entusiasmo por ocupar la posición del analista para otro. Y esto vendría a responder a la segunda parte de la interrogante. Cernerlo me permite recuperar algo de un cierto grado de libertad de palabra, a sabiendas también de sus límites, pero sobre todo, me permite estar advertido de las trampas que implica dejarse conducir por los ideales sublimes de un *paratodos* que las más de las veces encubre el *soloparamí* del goce singular, es decir, ese *objeto-abyecto* del que todos estamos prendados.

Miller en su conferencia del 13 de mayo al referirse a Simone Weil y a su idea de que la política debe estar en manos de gente fiel a su "luz interior", nos entrega este principio: "Para actuar en política, confiar en la autonomía del propio pensamiento es tan necesario como rebajar el nivel de las identificaciones y conseguir que cada cual se remita a su propia opinión".

Entonces, si algo puedo hacer en la política, es con lo que mi análisis me ha permitido ganar: el grado suficiente de libertad como para, desde esa posición esclarecida, oponerme a que en nombre de la buena fortuna, o de la felicidad, los operadores de la política fuercen, a los sujetos o a sí mismos, a la posición de *objeto-abyecto*, prenda de goce de los "dioses oscuros" que demandan sacrificios. Lejos por cierto de la posición de gran visir que susurra cosas al oído del sultán desde el centro mismo de su abyección, y más cerca de la del santo, al que el peso de su propia abyección no le impide denunciar a viva voz los falsos dilemas que los políticos proponen entre herejía y abjuración, apuntando a la restauración de la libertad de la palabra y a la dignidad del sujeto.

Intervención en la "Conversación política" que tuvo lugar en el I Encuentro de Elucidación de la NEL, en Buenos Aires el 13 de septiembre de 2017.

¿Qué pasa en Barcelona?
El difícil pase de lo nuevo

Anna Aromí (Barcelona)

Esta vez el instante de ver lo fue para muchos, además de para cada uno. El domingo 1 de octubre todas las pantallas mostraron la escena. Desde entonces esa escena no deja de pasar, en bucle.

Se trata de no dejarse atrapar por ese bucle. Apliquemos allí el analítico arte de la lectura. ¿Qué es esa escena? ¿Qué se ve en ella?

Lo primero, el horror de la brutalidad policial. Para muchos esa brutalidad no era nueva, lo que es parte del horror, porque recordaba la de otras épocas y se reconocían en ella los mismos tintes chulescos, rancios, incluso de cobertura al sociópata.

No hay que confundirse, eso fue una aplicación del gobierno de la fuerza, no fue una manifestación de la Justicia ni de la Ley, con mayúsculas, en tanto su eficacia ética emana del reconocimiento de un punto de imposibilidad, de una re-presentación del S(A/). Justamente hay actos que solo obtienen su legitimidad a partir de plantearse el imposible tratamiento de lo irreconciliable de esa barra y de lo irreductible de esa imposibilidad. De ahí que la grandeza de un acto jurídico lleve como correlato la autenticidad de su modestia. Como me lo decía un magistrado hace poco: los avances sociales siempre van por delante de la ley, por eso son avances, y la justicia va detrás tratando de ordenarlo.

El psicoanálisis tiene mucho a conversar con el campo de la justicia: Freud o el gobierno como imposible, Lacan o el discurso del amo como discurso del inconsciente, entre otros. En el fondo se trata de algo muy simple y muy difícil a la vez, como dijo Jacques-Alain Miller en uno de los Foros Anti-Odio: se trata de hacer reconocer a los políticos que en la política hay un real. Es muy serio. Y no solo para los políticos, lo es sobre todo para los analistas.

Pero volvamos a la escena del bucle. Esa brutalidad policial del domingo sin embargo sí era nueva para otros muchos. Varias generaciones de jóvenes —y de no tanto— sabían algo de ello por el relato familiar, por la formación escolar, pero nunca antes habían estado en algo así. No lo habían *vivido.* Ese domingo sus cuerpos estaban allí y recibieron el impacto: los menos afortunados el impacto del golpe físico, pero todos sin excepción el impacto físico de las imágenes. Una imagen puede ser un acontecimiento de cuerpo.

Rabia, tristeza, desconcierto, miedo, estupor... los afectos pasan a primer plano como efecto de semejante acontecimiento. Estos días están resultando una suerte de forzada *educación sentimental*, en el sentido de la política, para muchos. Pero no es en los afectos donde interesa leer. No interesa porque en el mundo de los afectos, como dice Lacan, el engaño está asegurado. Si acaso la angustia, en lo que tiene de brújula verdadera, podría servirle a cada cual para pesquisar la vía de su deseo singular. Leer en esa angustia y sus manifestaciones es a lo que se aplican los analizantes estos días y, hasta donde yo puedo escuchar, con un rigor y un coraje que me hacen pensar en los elogios que Freud y Lacan dedicaron a los neuróticos en análisis en tiempos de confrontación.

Volvamos al domingo primero de octubre: no se puede decir que todo empieza allí, por supuesto. Como todo, tiene una historia que viene de lejos, incluso de muy lejos. Por tomar solamente el lejos, viene de una Constitución que anudó el final del franquismo con la

modernidad europea, quedando el resto del (mal) estado de las Autonomías; viene de una guerra en el único país de Europa cuyos gobiernos nunca han renegado del nacional-socialismo; viene de una República que...

Pero para leer en algún lugar hay que poner un corte. En esto la lectura se emparenta con la castración. Se lee desde el corte, se lee a partir de aislar un significante de la cadena.

Para leer, para hablar, no hay que buscar el Uno. Sería un completo contrasentido. Se habla o se lee desde el corte, es decir desde el riesgo de lo Otro. Hablar es aceptar la posibilidad de encontrarse con lo Otro, con lo distinto, en el interlocutor o en uno mismo. Si no se acepta esto, hablar se reduce a intentar convencer al de enfrente de lo que yo digo, es el palo por otros medios.

Esto es algo que saben los terapeutas más lúcidos y por eso, los más éticos, a veces se angustian. Practicar el psicoanálisis no sólo implica ejercer un oficio imposible sino consentir a una clínica que solo opera conservando su fondo de radical inhumanidad: saber que hay cosas que no merecen el intento, por ejemplo.

Tercera vez, volvamos a esforzarnos para remar en el duro banco de la escena del bucle: lo más significativo que se vio el domingo no fue la brutalidad, vieja y conocida. No es así como lo leo. Lo significativo fue la gente. Ahí estuvo lo sorprendente. Y lo está. Y, si hoy escribo después de procurar mantener un discreto silencio todos estos días, es para contribuir a que no se aplaste este efecto de sorpresa. Al menos que no se aplaste demasiado rápido, no antes de que hayamos podido recogerlo, leerlo, aprender algo de él.

En primer lugar, más allá de las sensibilidades políticas —*haylas*— de cada analista, tendríamos que reconocer que esa gente sorprendente no es el otro polo de la brutalidad policial. No es el a', no es el espejo, en este asunto ya hay demasiados espejos. Aunque fueron muchas las personas indefensas y contenidas, entregadas de entrada manos arriba, que fueron golpeadas y algunas de ellas humilladas, su función en la escena que tratamos de leer no se puede reducir a sostener el papel de partenaire. Es algo distinto.

Se ha dicho que todo esto apunta a una nueva forma de democracia, a una nueva manera de intervenir en política, a una continuación actualizada de los indignados del 15 M del que aparecen réplicas llenando plazas y calles... Un nuevo sujeto político. Miquel Bassols ha dedicado recientemente uno de sus textos a este tema.

No cabe duda que hay algo nuevo en este sujeto político, en sus formas de presentación y de organización. Es lo nuevo surgiendo de lo viejo, utilizándolo para emerger, de Buñuel a Berlanga pasando por Almodóvar. No frivolizo en absoluto, como ya expliqué en otro lugar, es la operación que hace Lacan con el cine; el arte es algo muy serio porque pone palabras e imágenes a cosas que de otro modo no sabríamos ni que existen.

Por eso me parece que el psicoanálisis podría ayudar a localizar en lo que está ocurriendo en Barcelona, en Catalunya, en España, algo tan modesto como nuclear: la manifestación auténtica de un deseo de otra cosa.

A ese deseo, antes que atufarlo con etiquetas políticas, ¿no se trataría de leer en él un *Wunch,* un empuje pulsional? ¿Se me dirá que hay allí una pulsión de muerte? ¡Por supuesto!, pero en tanto la pulsión de muerte es indisoluble de la vida (Freud *dixit*). La pulsión de muerte no camina sola, si no el mundo no existiría. Ahora, cuando se habla tanto de división, alguien debería recordar que solo en la división es posible la vida del sujeto, la división es condición de su existencia, y condición del deseo también.

Puede ser que no me haga muy popular diciendo estas cosas, no lo pretendo, aunque tampoco pretendo ofender a nadie. Creo que, como me decía un buen amigo y analista, en estos días tan complicados se trata paradójicamente de "no perderse lo mejor de la vida", esto es la vida misma. Lo real de la vida.

Estoy convencida de que lo nuevo que trata de abrirse paso entre tanta confusión es algo que todavía no ha encontrado nombre.

¿Querrán los analistas poner de su parte para que lo encuentre?

Barcelona, 7 octubre 2017

Shakla Vetaria en Jerusalén con el Dr. Adel Mana

Susana Huler (Tel Aviv)

Palabras de Introducción

Agradecemos al Dr. Mana que haya accedido a encontrarse con nosotros. Es particularmente importante este encuentro dado que, si bien su libro *Nakbah y Supervivencia* habla acerca del pasado, de los años 1948-1956, sabemos que un libro de historia enseña sobre todo acerca del presente, acerca del tiempo en que es escrito, acerca de la política en el tiempo en que es escrito.

Nuestro encuentro, así como el que tuvimos con Hilel Cohen, surge de la pregunta acerca de la nacionalidad palestina y sus ideales.

Hemos aprendido que en este movimiento en que intentamos traer el psicoanálisis a la política, cada cual ha de venir como un particular. Como individuo, con sus pensamientos, sus certezas, o sea, con sus delirios particulares. Particulares. Un delirio particular es un motor para vivir. Un delirio colectivo, en cambio, es igualmente un motor, pero un motor que lleva al desastre.

Freud comprendió esto algunos años después de la Primera Guerra Mundial y estudió la relación entre la psicología individual y la psicología de las masas y está claro, en su ensayo de 1921, que sabía acerca de los peligros del ascenso del fascismo en Europa.

En la serie de encuentros que llevamos a cabo en el grupo lacaniano y siguiendo la iniciativa de uno o dos miembros del grupo, hemos invitado hasta ahora al Pr. Kremnitzer, al Pr. Cohen y, esta noche, al Dr. Adel Mana. Hemos comprendido que la posibilidad de un régimen democrático en Israel esta intrincada con el modo de relación entre judíos y árabes. Una guerra, o una guerra civil constituyen situaciones extremas, emergencias en las cuales las autoridades se permiten o se ven obligadas a interrumpir los derechos del individuo para poder salvaguardar la seguridad pública. Pero, parece ser, tanto en Israel como en Europa, que la misma democracia se encuentra en un estado de emergencia. El deseo de democracia no es bastante fuerte y es necesario fortalecerlo. Es evidentemente posible destruir una democracia desde adentro, como dijeron e hicieron los nazis en Alemania. Hay intentos y esfuerzos en ese sentido en nuestro tiempo. Destruir la democracia con los utensilios de la democracia.

Pero en el psicoanálisis aprendemos que el destino de un hombre está relacionado con el deseo que lo anima. También sabemos que el deseo que prima mayormente es el deseo

inconsciente y que desde el inconsciente empuja la vida hacia el destino, y no lo contrario. No es el destino el que guía, sino que es el deseo el que construye, determina, el destino. Es por eso que cuando investigamos las fantasías, las posiciones conscientes e inconscientes que apoyan los deseos de una persona, se crea la posibilidad de un cambio en la dirección de la vida porque el sujeto se ve más libre para organizar, decidir, que hará con las contradicciones internas que animan a todo humano.

Una de las cosas que hicieron de Freud un gran hombre, fue precisamente la modestia de reconocer contradicciones dentro de sí mismo. Reconoció su propio gran valor, pero también conoció y reconoció sus debilidades.

Nuestros tres invitados se ocupan expresamente de la verdad. Kremnitzer desde el punto de vista del jurista, Cohen y Mana desde el punto de vista del historiador.

Mordejai Kremnitzer es muy consciente de los problemas legales relacionados con las relaciones entre la mayoría y la minoría en la republica judía. Además, conectó expresamente el futuro de nuestra democracia con nuestras relaciones con los árabes. Cohen hablo acerca de que la común existencia de los dos pueblos exige la modestia de reconocer el hecho de que los mismos acontecimientos reciben un valor y una interpretación distintos entre los judíos y los árabes. Aquí mismo, en Van Leer, subrayo que es una gran arrogancia, muy peligrosa, el pensar que es posible saberlo todo.

Por eso, dado que mucho de la comprensión y la interpretación de los hechos depende de los deseos, de los ideales, la pregunta que guía estos dos encuentros en Van Leer es: como comprender la nacionalidad palestina, cuáles son sus ideales. El Dr. Mana me aclaró, por teléfono, que la pregunta no es buena, porque se trata de lo deseable y lo posible y no tanto de los ideales. Hilel Cohen dijo, sencillamente, que es una pregunta incontestable.

Dado que surge la pregunta acerca de la verdad, quiero decir algunas palabras acerca de la verdad tal como es concebida en el psicoanálisis. Me parece que hay al respecto malentendidos.

En *Construcciones en Psicoanálisis* Freud discute la verificación o la negación de una construcción por parte del psicoanalista durante el análisis. Hay situaciones en que la construcción se ve ratificada por asociaciones del analizante o por un recuerdo que hasta ese momento había sido inconsciente y es así rescatado de la represión por la palabra del analista. Pero hay casos en que esto no ocurre, ni asociaciones ni recuerdos, pero en cambio la construcción crea una fantasía inconsciente que a pesar de no estar relacionada con un hecho histórico despierta convicción en el paciente. Es decir, crea una convicción que tiene el mismo valor terapéutico que el recuerdo de un hecho histórico. Freud dice también que fuertes creencias en los pueblos están construidas sobre hechos históricos olvidados, pero también las puede haber que no se apoyan en la historia, pero igualmente convencen.

Lacan hablo del efecto-verdad. No el efecto de la verdad, sino el efecto-verdad. El efecto-verdad tranquiliza. ¿Por qué? ¿Por qué tranquiliza el efecto-verdad? Es la pacificación que proviene de vestir la pulsión con los vestidos de la cultura, el orden simbólico.

De aquí puede preguntarse: ¿qué será considerado, qué es lo que actuará como una construcción que hace que progrese la cura? ¿Qué otorgará valor de verdad a una construcción? También preguntaremos: ¿Qué ideas guían la vida en determinada dirección?

Debemos tener en cuenta que a veces toma valor de verdad lo que es acorde con el discurso, o con la locura que priman en cierto tiempo. Y debemos recordar que hay buenas locuras, sin las cuales no vale la pena vivir, pero también las hay malas, que llevan a la perdición.

Aquí no podemos separarnos de la pregunta ética: cuando nos encontramos frente a una contradicción, interna, o una contradicción con otro pueblo, la decisión acerca de la verdad no puede separarse de la pregunta acerca de hacia dónde nos dirigimos: ¿Hacia la paz o la guerra? ¿Hacia la soledad o la relación con el otro?

Para Freud la única obligación consistía en vivir, soportar la vida. No como el esclavo que se rinde al amo, sino como quien no quiere ser esclavo en la misma medida en que no quiere ser amo. Con gran sorpresa leí en Montesquieu, en *El espíritu de las Leyes* (libro X), que el problema de la conquista es un problema para la democracia de la republica conquistadora, porque el dominio sobre otro pueblo crea diferencias de poder en la republica conquistadora, lo cual es contradictorio con las condiciones básicas de una democracia. Hay mucho para aprender de allí.

Insomnios, palabras de después

Nuestro invitado abrió su discurso ubicando el origen del conflicto árabe-sionista en el siglo XIX. (recordemos que Hilel Cohen ubica el año cero del conflicto judío árabe en 1929).

El Dr. Mana quiso caracterizar lo que llamó "el fenómeno sionista" en el contexto del mundo y no en el contexto del conflicto entre árabes y judíos: el sionismo es un fenómeno de ocupación colonialista del tercer mundo. Sus fines son marginar a los indígenas y destruir su cultura. Aún si consideramos que ha habido antisemitismo y sufrimiento, el caso judío no es especial.

El rechazo de un hogar judío en Palestina por parte de los palestinos es previo a los hechos de violencia. El Dr. Mana recordó una carta enviada por el intendente de Jerusalén, Yosef Al J'alidi (patriota del Imperio Otomano que dominaba el francés) al Gran Rabino de Francia, el 9 de marzo de 1899 para que el rabino cursara la carta a Teodoro Herzl). Trata allí de convencer a Herzl de buscar otro lugar para ubicar a los judíos, dado que en Palestina habrán de matar y morir.

Encontré en internet que la carta de Al J'alidi comienza con un reconocimiento de los derechos históricos de los judíos y, por tanto, "la idea es natural, bella y justa" pero llama su atención sobre el hecho de que es posible que se produzca un levantamiento popular en contra del sionismo dado que el país está poblado por árabes y hay allí lugares sagrados para trescientos millones de musulmanes.

Herzl contesta que la llegada de judíos sería ventajosa para los otros pobladores pero que, si el Sultán otomano se opone, buscaremos otro lugar.

La velada transcurrió con una intensidad inquietante, difícil. La historia de Israel como una república conquistadora que no puede ser democrática. *Shakla vetaria* no los hubo, sino un cierto intento por parte de la visita y del huésped de actuar, cada cual, de acuerdo a sus costumbres en situaciones parecidas. El efecto-verdad no se produjo. Para Adel Mana fuimos un público pendenciero. Yo, en cambio, sostuve que nuestra escucha era una escucha activa.

Desilusionamos a nuestro invitado. No actuamos como esperaba de un grupo de psicoanalistas. Él fue sincero y valiente. Nosotros no nos desilusionamos, pero nos encontramos ante la imposibilidad de pesar y pensar. Frente a un agujero.

Esa noche no dormí.

A la mañana siguiente llamé al Dr. Mana, para agradecerle, aliviar en algo el sufrimiento que le inflingimos y aliviar también mi propio sufrimiento. Hablamos. Le dije que en mi opinión cada uno hizo, la noche anterior, lo que tuvo que hacer.

Entonces supe que esa noche él tampoco durmió.

El efecto-verdad
Se produje semanas después, el último lunes, 9 de octubre, en la respuesta de Jacques Alain Miller al e-mail en que le conté lo que había pasado. Dice JAM:

"Lo incomunicable: ¡Eso existe!
La comunicación reaparece al nivel del insomnio.
Si dos insomnios simultáneas están consideradas en tanto que hecho de comunicación".

LA MOVIDA ZADIG

Una opinión sobre lo que pasa en Catalunya

Mario Izcovich (Barcelona)

Desde hace meses quienes vivimos en Cataluña estamos inundados de artículos sobre lo que pasa con el famoso *"procès".*

Son intentos de tratar por la palabra un real que se escapa. En el fondo no es otra cosa que intentos, muchos de ellos muy válidos pero insuficientes, de tratar la angustia que produce la incertidumbre de lo que pasa. Lo constatamos en la consulta.

Lo que pasó el domingo uno de octubre fue una experiencia muy traumática. Ya lo había sido hace unas pocas semanas la votación en el Parlament en la cual se cambiaron las reglas de juego para evitar la Constitución española. Pero no debería sorprender. Es cierto que hay un uso calculado de esto.

Los argumentos expuestos en diferentes artículos bordean el real, sin embargo obviamente nada lo toca. De hecho lo que viene pasando en estos años no tiene que ver con razones, en muchos casos, más bien, se trata de creencias.

Es mucha la gente que reclama la libertad, mostrando un grado de confusión enorme. O les venden que en un país nuevo no habrá corrupción, y tendremos un nivel de paro igual a Dinamarca (he llegado a escuchar políticos hablar de paro 0), educación de excelencia. Todo el mundo de uno u otro lado se llena la boca con la palabra "democracia". Lo que ocurre en estos momentos es de otro orden.

Este domingo en la cola de la votación me tome el trabajo de preguntarle a varias personas si sabían acerca de las consecuencias concretas de la independencia y nadie pudo darme una respuesta. Claramente se sigue a quienes crees que te representan. Llamémoslo "pueblo catalán".

De manera que todo lo que se dice estos días, todo lo que se escucha es para la propia parroquia. Hay una cierta realidad paralela. Da igual lo que se intente articular, el peso de los hechos mandan. Y esto es Europa, es la historia de Europa. Quizás algún día la UE quedará como un intento de cambiar la historia.

Esperemos que Cataluña no se encamine a un destino de frustración. Sabemos que eso también es algo que se busca.

Momento histórico.

Desideri decisi di democrazia in Europa
Forum Europeo di Torino

18 novembre 2017
Aula Einaudi 2 – Palazzina Einaudi.
Scuola di Scienze Giuridiche, Politiche, Economico-Sociali Università di Torino. Campus Einaudi – Corso Regina Margherita 60, Torino
Ingresso Giardino Vittorio Pozzo

Brevi annotazioni iniziali
Verso il Forum "Desideri decisi di democrazia in Europa" del 18 novembre 2017

Il titolo del "primo Forum Europeo del Campo freudiano" che si svolgerà a Torino il 18 novembre prossimo, "Desideri decisi di democrazia in Europa", proposto da Jacques-Alain Miller su *Lacan Quotidien* n. 721 del 15 giugno scorso, personalmente lo leggo come invito, innanzi tutto agli psicoanalisti lacaniani, a non sottovalutare il rischio, presente ad ogni passo, di dimenticare la politica dell'atto. Politica che caratterizza lo psicoanalista che si sottomette all'etica orientata al reale del parlessere, invece di sottomettersi alla politica dell'Altro. In questo senso lo psicoanalista, nel caso ce ne sia (1), è in posizione contrapposta rispetto al reale del discorso capitalista contemporaneo. Come Lacan si esprime nella *Nota italiana,* uscire dal discorso capitalista non mira alla rovina del capitalismo, quanto piuttosto a fare in modo, che "l'analisi continui a primeggiare sul mercato" (2).

"Desideri decisi", per quanto mi concerne, fa riferimento ad atti che permettono alla psicoanalisi di continuare a "primeggiare sul mercato". Essi introducono anche l'ipotesi di una democrazia in cui accogliere le singolarità agevola la possibilità di relativizzare i più-di-godimento di serie della società del consumo, facendo posto al sintomo portatore di singolarità soggettiva.

Nel seminario *Il rovescio della psicoanalisi* (3), partendo dalle tre professioni impossibili indicate da Freud —governare, educare, psicoanalizzare—, Lacan definisce il discorso del padrone, il discorso dell'università e il discorso dello psicoanalista. Poi aggiunge il discorso dell'isterica, la cui funzione è di far desiderare. In un secondo momento aggiunge il discorso del capitalista, il cui obiettivo si rivela oggi di far consumare.

E' fondamentale considerare che la relazione di potere esiste da sempre, ma non il discorso del padrone, che non troviamo nelle società cosiddette primitive, o mitiche.

Il discorso del padrone inizia con l'antica Grecia, con la nascita di un ordine fondato sul diritto e la nozione di responsabilità. Inizia con Edipo re, che diventa re non per potere divino o per qualche filiazione mitica, ma per aver vinto la Sfinge. Edipo vuole risolvere il sintomo sociale che terrorizza il popolo e non si accorge di essere lui stesso la causa della devastazione che affligge la città.

Si tratta di far funzionare il discorso del padrone senza incarnare il padrone: di qui la necessità della Costituzione e dello Stato di diritto.

Lacan stesso ci insegna che se il discorso del padrone nasce con Edipo re, il discorso dell'isterica nasce con Socrate che funziona come pungiglione delle coscienze. Egli interroga il padrone sulle sue azioni, lo costringe a produrre un sapere e dà avvio a una messa in questione dell'autorità. Al di là di quale fosse la posizione di Socrate rispetto alla democrazia ateniese, egli è stato considerato il precursore degli ideali democratici, dell'ideale di libertà e autonomia del soggetto.

Mentre Socrate chiede ragione al padrone, Platone vuole riformare il discorso del padrone fondandolo sulla ragione. Dalla maieutica al sapere costituito, che sta alla base del discorso dell'Università.

Lacan pone l'emergenza del discorso della scienza, in quanto produzione di sapere, a livello del discorso dell'isterica, che mette in causa l'autorità del padrone. Essa non si ferma né davanti all'autorità dei governanti, né davanti all'autorità della Chiesa. Promuove quindi ideali di libertà, di autonomia dei soggetti, di godimenti possibili.

Però la scienza produce anche un sapere che tende a mettere in posizione di padrone.

Il vacillamento del discorso del padrone prodotto dalla scienza oscilla quindi tra la democrazia, come effetto dell'interrogazione dell'isterica, e la tecnocrazia promossa dal discorso dell'università.

L'epoca in cui nasce la scienza moderna è anche l'epoca in cui trionfa il mercantilismo. La libertà diventa libertà di commercio, libero scambio, considerato come la sola strada da seguire perché ciascuno ci guadagni.

L'esperienza mostra però che il libero scambio sfocia sull'ingiustizia, poiché lo scambio non è mai egualitario. Inoltre quale libero scambio, se oggi la risposta all'immigrazione di massa è quella di costruire, nei modi più diversi, dei muri?

Dove sfocia la democrazia oggi? Quale atto può relativizzare la corsa al profitto e alla performance che mette i prodotti della scienza al servizio del guadagno di godimento?

Rosa Elena Manzetti

1: J. Lacan, "Nota italiana", in *Altri scritti,* Einaudi, Torino 2013, p. 304.
2: *Ib.,* p. 306.
3: J. Lacan, *Il Seminario Libro XVII: Il rovescio della psicoanalisi,* Einaudi, Torino.

ISCRIZIONE

Quote di iscrizione: € 30,00
Studenti fino a 21 anni, iscrizione gratuita (è necessario inviare il modulo di iscrizione compilato)
Studenti da 22 a 26 anni e Allievi Istituti IF, IPOL, ISDSF: € 10,00

Modalità di iscrizione
Bonifico bancario dall'Italia, sul conto corrente intestato a:
MANZETTI ROSA ELENA – FORUM EUROPEO TORINO
Codice IBAN: IT66 F030 4830 7800 0000 0083 500
Bonifico bancario dall'estero, sul conto corrente intestato a:
MANZETTI ROSA ELENA – FORUM EUROPEO TORINO
IBAN: IT 66 F 03048 30780 000000083500
BANCA DEL PIEMONTE
AG. 38 PIOSSASCO
BIC/SWIFT CODE: BDCPITTT

Importante: nella causale specificare nome e cognome di chi si iscrive al Forum.
Dopo il pagamento è necessario inviare copia del bonifico + modulo di iscrizione compilato a: accademiatorinese@gmail.com

---

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI**.**